

*publique tels que les avaient marqués le bourreau. Et ce visage qui manifeste la face sacrée du Christ fait homme, c'est le tien, frère Angelo ! »*

### *Un récit qui vaut un précis historique*

Par ce récit plein de tendresse et de générosité, de pudeur et d'amertume, fort bien documenté, et qui vaut pour toute cette époque très troublée de notre histoire européenne un précis historique, Guy Hocquenghem évoque bien des problèmes, dont la plupart sont insolubles et qu'il ne cherche pas à résoudre, mais à soulever comme autant de difficultés qui accompagnent l'histoire des hommes. Zénon naïf, Angelo, contrairement au héros de Marguerite Yourcenar, est crédule et croit jusqu'à la fin dans le pouvoir de la religion, quand bien même ce pouvoir prend l'aspect terrifiant de l'Inquisition. Il déplore les malheurs du monde, mais ces malheurs ne le font pas douter de Dieu et de sa générosité, sa foi traverse intacte toutes les épreuves qui lui sont imposées.

JACQUES ALMIRA

---

Jacques Almira, trente-huit ans, a publié cinq romans, dont *le Voyage à Naucratis* (prix Médicis, 1975) et *la Fuite à Constantinople ou la Vie du comte de Bonneval* (prix des Libraires, 1987).

## L'ÉTUDIANT AUX MAINS BLANCHES...

J'avais bien aimé – et je l'avais dit ici – *l'Étudiant étranger*<sup>3</sup>, qui avait remporté un joli succès, puis un prix littéraire, mais qui avait aussi fait grincer les dents d'une partie de la critique : récit que certains trouvaient trop « composé », trop sage, et donnant une image rose, bien dépassée, des États-Unis.

---

3. Gallimard.

C'était celle de la douce Virginie au temps des *golden fifties*, bien avant la guerre du Viêt-nam qui a changé les mentalités. Mais ce qu'on reprochait surtout à l'auteur – travers bien français ! –, c'était sa réussite professionnelle, son passage à RTL et le succès de ses films.

Cette fois, Philippe Labro récidive<sup>4</sup>, avec le même goût du dépaysement, la même nostalgie de ses vingt ans, le même sens des intimités charnelles. Et surtout, la même simplicité, montrant ainsi qu'il n'est pas nécessaire de chercher midi à quatorze heures pour écrire un bon, et même un très bon roman. Philippe, l'étudiant étranger, a décidé, pour compléter sa maigre bourse et se donner un peu d'aisance dans sa deuxième année d'université, d'aller gagner sa vie, l'été, dans l'Ouest.

J'ai connu la route américaine, je l'ai retrouvée au printemps dernier, mais le temps m'a manqué pour traverser les Etats-Unis en voiture ; ce que j'en ai vu, combinant l'auto et l'avion pour aller, de parc en parc, de Denver à Los Angeles, a suffi à me persuader que les films ne mentaient pas. L'Arizona, le Nevada, le Colorado, le Nouveau-Mexique et même l'Utah offrent quelques-uns des plus beaux paysages du monde. Mais faire du stop sur une route déserte n'est jamais sans danger : Philippe l'apprend à ses dépens en montant dans une Ford volée par deux convicts, échappés de la prison de Chillicothe, où ils purgeaient une condamnation pour crime de sang. Il s'échappe par miracle, tandis que les deux zèbres essaient d'attaquer une station-service.

Une autre rencontre sera plus agréable, mais elle lui laissera pourtant un goût amer dans la bouche : c'est celle de « la fille Clarke », cette petite bonne femme qui fait le tour des *States* avec sa guitare, seule fille dans une famille de onze enfants. Elle refusera de le suivre, mais il lui devra d'envoûtantes chansons de l'Ouest, et un soulagement rapide de son désir. Il insistera pour qu'elle se donne plus complètement ; ce sera dans un champ de colza, avant une tornade, mais le souvenir qu'il gardera de cette étreinte sera décevant d'abord, puis cuisant.

Il y a des *summer jobs* de toute nature. Celui qu'a accepté le petit étudiant français transformé en travailleur manuel n'est pas de tout repos. Le voici donc « ouvrier forestier

---

4. *Un été dans l'Ouest*, Gallimard, 298 p.

temporaire » dans une forêt nationale de l'US Service, quelque part au sud-ouest du Colorado. « *La paie est bonne. Le boulot est dur.* » Lever à 6 heures, début du travail à 7 heures, toute une journée à porter, à verser de l'insecticide, sans autre interruption qu'une demi-heure pour manger un sandwich ; un travail de robot, dix heures par jour, six jours par semaine. Il faut déverser sur le tronc de chaque arbre attaqué par les insectes un redoutable insecticide, la *goop* : tâche répugnante, dangereuse, même la discipline est implacable ; l'encadrement digne de celui d'un groupe de commandos.

### *Les hiérarchies se reconstituent vite*

Dans toute société humaine, si égalitaire soit-elle, les hiérarchies se reconstituent vite : il y a les « seigneurs » et les « paumés ». A l'est du pays, dans les universités snob, la hiérarchie était fondée sur l'ancienneté des familles, leur puissance et leur fortune. La voie était toute tracée pour le fils d'une famille riche et cultivée, où le savoir allait de pair avec le pouvoir. Dans la forêt *Uncompaghre*, ces notions-là n'ont pas cours. Ici, il faut être rapide, agile ou costaud pour s'en sortir. La hiérarchie repose sur la force physique d'abord et la volonté de survivre, puis sur la faculté d'adaptation. Les forts commandent ; les faibles sont impitoyablement éliminés. Parmi les « seigneurs », il y a l'« éclaireur », le *field-man*, celui qui marque les arbres et qui vérifie ensuite que le travail a été correctement fait ; il y a le *driver*, qui conduit à des allures folles son GMC, slalomant à travers les arbres pour faire passer son équipe devant les copains ; le « coupeur de bois », le *wood-cutter*, qui abat à la hache ou à la scie mécanique l'arbre irrécupérable, condamné par les insectes ou la maladie. Trois bons jobs. Mais il y a les autres. « *Appartenaient à la race inférieure tous les hommes qui touchaient de près au liquide, à cette saloperie de goop : les fantassins, les sans-grade, les porteurs de liquide et leurs égaux, les arroseurs.* » Philippe fait partie de cette piétaille. Auprès de ces *tough guys*, de ces durs à cuire, il va oublier son passé tranquille et protégé, se bronzer la peau, le cœur et l'âme.

Malgré ses mains blanches, ses biceps minces, son peu de résistance, en dépit de la vérole qui l'a pris par surprise,

Philippe s'en tire honorablement. Peu à peu, il est accepté par ses rudes compagnons ; il a fait équipe avec le Mexicain Pacheco, avec Bill le mystérieux, que poursuivent les *Hell's Angels*, les « Anges de l'Enfer », qui auront sa peau. L'étudiant aux mains blanches monte en grade, il devient éclaireur, apprend à parler en public, devient la mascotte du bataillon.

La vérole, loin de lui nuire, lui a donné une réputation. Surtout, la rude vie du camp, ses affrontements à mains nues ont fait de Philippe un autre homme. Il a presque oublié sa famille française qui, cet été-là, visite paisiblement les musées de Florence, et sa fiancée de Nouvelle-Angleterre, une jeune fille riche, proie toute trouvée pour les psychanalystes, qui lui écrit des lettres alambiquées et finit par lui annoncer son mariage avec son médecin. Il reverra, mais ce sera la dernière fois, Amy, « la fille Clarke », toujours à la recherche de son poète *beatnik*. Et il regagnera son collège, puis la France, portant un jean délavé, une chemise à carreaux rouges et bleus, la veste en daim d'Amy, et, vissé sur la tête, un grand Stetson couleur paille. A Paris, il essaiera de franchir les barrages des grands journaux, ce ne sera pas facile, mais un jour, Pierre Lazareff aidant, il deviendra Philippe Labro.

*L'Etudiant étranger* donnait une image rassurante de l'Amérique, de ses collègues chics, de ses flirts sages, au temps du *petting*, du *necking*, bien avant la révolution culturelle et sexuelle des années soixante-dix. *Un été dans l'Ouest* corrige cette image en nous faisant découvrir un Far West immense et sauvage, une nature encore vierge et presque infinie, des hommes à la violence brutale, des inadaptés comme ceux que le cinéma a multipliés, de *Macadam cowboy* à *Bagdad Café*. Le roman est excellent, bien supérieur au précédent.

PIERRE DE BOISDEFFRE